

FRANCIS MAGNARD

Rédacteur en chef

A. PÉRIVIER

Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION

De midi à minuit, rue Drouot, 26

Les manuscrits ne sont pas rendus

BUREAUX

26, rue Drouot, 26

LE FIGARO

SOMMAIRE

QUELQUES CHIFFRES IMPORTANTS

LES JÉSUITES : Vaugirard, Saint-Ignace, Sainte-Geneviève, Metz. Les Dominicains : Oullins, Sorèze, Saint-Brieuc, Archueil, Arcachon. LES BÉNÉdictINS ANGLAIS à DOUAI. UNE VISITE CHEZ LES MARISTES. LE COLLEGE DE L'ASSOMPTION DE NIMES. PIGUÉS. LES BUDISTES. SAINT-BENITIN D'ARRAS. SAINT-MARIE DE TICHÉBERG. LE SACRÉ-CŒUR D'ISSOUVRE. LES ORATORIENS : Juilly, Saint-Lô. LES OBLATS DE SAINT-HILAIRE. LES PRÉTRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION à NANTES. LES OBLATS DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES. BÉNÉdictINS DE DELLE.

LA PÉTITIONNEMENT.

QUELQUES CHIFFRES IMPORTANTS

Combien y a-t-il de congrégations enseignantes non autorisées, qui disparaîtraient, si l'article 7 des projets Ferry était malheureusement voté?

16 congrégations d'hommes.
120 congrégations de femmes.

Nous ne nous occuperons dans ce numéro que des congrégations d'hommes, parce que ce sont celles-ci surtout que vise M. le ministre de l'Instruction publique.

La raison de ce privilége dans la haine des radicaux, c'est que les élèves des congrégations d'hommes seront un jour des électeurs qui ne manqueraient pas de renvoyer des ministères et des préfets M. Jules Ferry et ses amis.

En cette année 1878-79, les élèves de congrégations non autorisées sont au nombre de

VINGT MILLE DEUX CENT TRENTÉ-CINQ

Et, depuis un quart de siècle, il n'y a pas eu moins de 178,438 élèves qui ont reçu l'éducation intellectuelle et morale dans ces saintes maisons; 178,438 élèves qui sont devenus à leur tour des pères de famille et qui veulent donner à leurs enfants cette instruction qu'ils sont si heureux d'avoir eux-mêmes reçue.

Quand on considère ce chiffre énorme de vingt mille écoliers élevés actuellement par les congrégations religieuses, on se demande quelle dose de légèreté il a fallu au ministre pour aventurer un projet comme le sien.

M. Ferry possède-t-il des lycées en homme suffisant pour recevoir cette armée d'écoliers? Non.

A-t-il les 60 ou 80 millions nécessaires pour en commencer les constructions? Non.

Mais encore, posséderait-il tout cela, où sont les mille cinq cents professeurs, surveillants ou administrateurs, capables de remplacer du jour au lendemain ceux que la réussite de ses projets chassait de leurs écoles actuelles?

A-t-il ce vaste personnel sous sa main? Qu'il réponde...

Donc, il va manquer 1,500 professeurs. Nos 81 lycées et nos 252 collèges communaux peuvent-ils céder 1,500 professeurs?

Y a-t-il 1,500 professeurs à la suite?

M. Jules Ferry sait-il où il les prendra?

M. Michel Bréal, de l'Institut, ne semble pas le savoir, car il écrit, avant l'apparition du projet Ferry, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1878 :

« Dans les collèges communaux, sur 1,707 maîtres délivrant l'instruction classique (c'est-à-dire enseignant le grec et le latin), 746 n'ont pas d'autre grade que celui de bachelier ès-lettres. »

Et un autre publiciste qui ne signe pas, mais qui semble aussi fort au courant, étendant ces calculs, écrit, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1879, que dans les maisons de l'Université déduction faite des maîtres d'études, sur 2,902 fonctionnaires, il en est :

1,342 qui ne sont que bacheliers,
362 qui ne possèdent qu'un titre intégral à celui-lui (instituteurs brevetés de Cluny);

117 qui sont dépourvus de tout grade et de tout brevet.

Mais il y a l'École normale?

Sans doute, il y a l'École normale.

Seulement, M. Michel Bréal écrit (toujours avant l'apparition du projet Ferry) : « Sur 348 élèves sortis depuis dix ans de l'École normale, 4 seulement sont placés dans les collèges communaux de province. »

Quel est le motif? Peut-être celui qui faisait que M. Edmond About (si nos souvenirs ne nous trompent pas), envoyé au sortir de l'École normale comme professeur de rhétorique à Alençon, refusait en disant : Point d'Alençon!

En tout cas, trois cent quarante-huit élèves en dix ans, cela fait trente-cinq par an, et, pour arriver à mille cinq cent et cinquante élèves, on ne perdrait pas un seul, nos vingt mille élèves ne seraient pas nantis avant cinquante ans.

Après l'exécution des ordonnances de 1828, le célèbre abbé Liatard, qui avait fondé le collège Stanislas et exerçait une si grande influence sous la Restauration, écrivait ces lignes :

« Il eût fallu fonder au moins dix collèges royaux pour y loger, nourrir, instruire dans les sciences et la vertu ces trois mille élèves que l'on voulait absolument arracher de la tutelle des Révérends Pères. Mais, pour cela, l'argent était le premier moyen d'action, et 4 millions ne sont pas tout d'abord sous la main. La confiance des familles était ensuite la difficulté de la réalisation; or, la confiance (pour l'Université) existait-elle? Non, sans doute. Par économie même

on eût sagement fait de laisser vivre en paix les établissements des Jésuites. Il eût été prudent et sage de les conserver. »

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de trois mille jeunes gens. Il s'agit, nos informations sont puisées aux sources les plus sûres,

il s'agit de... 20,235 jeunes gens et de... 41,174 jeunes filles répartis en... 641 établissements d'instruction. Parmi ces élèves, 9,513 jouissent de bourses totales ou partielles, auxquelles les religieux et religieuses qui les donnent consacrent annuellement, entendent bien,

1,186,076 francs, je dis : Un million cent quatre-vingt-six mille soixante-seize francs.

Nous prions M. Jules Ferry de nous faire savoir s'il compte trouver dans la bourse des contribuables les millions nécessaires pour élever 61,409 élèves, même en supprimant les 9,513 bourses données par les congréganistes.

Ayant en main « l'état des Congréga-tions, Communautés et Associations religieuses, autorisées ou non autorisées, dressé en exécution de l'article 12 de la loi du 28 décembre 1876 » et distribué aux sénateurs et députés, un comité a écrit aux supérieurs de toutes les Congréga-tions et Communautés d'hommes et de femmes, désignées sur cet état comme enseignantes non autorisées, c'est-à-dire aux supérieurs de 191 Congréga-tions de femmes et de 28 Congréga-tions d'hommes, en tout 219.

176 supérieurs de Congréga-tions de femmes, 27 supérieurs de Congréga-tions d'hommes, soit en tout 203 jusqu'à présent ont répondu. Sur ce nombre, 120 parmi les femmes, 16 parmi les hommes, dirigent des Congréga-tions enseignantes non autorisées. Ce sont ces 136 réponses qui ont fourni les éléments des calculs dont le résultat suit :

1^e NOMBRE DES CONGRÉGA-TIONS ENSEIGNANTES NON-AUTORISÉES

Femmes	420
Hommes	16
Total	436

2^e NOMBRE DE LEURS ÉTABLISSEMENTS

Femmes	555
Hommes	81
Total	636

3^e NOMBRE DE LEURS MEMBRES EMPLOYÉS A L'ENSEIGNEMENT

Femmes	4 857
Hommes	4 556
Total	6 413

4^e NOMBRE DE LEURS ÉLÈVES EN 1878-79

Femmes	40 784
Hommes	20 235
Total	61 019

5^e NOMBRE DE LEURS ÉLÈVES DEPUIS LA FONDATION

Femmes	486 527
Hommes	178 438
Total	664 965

6^e NOMBRE D'ÉLÈVES JOUANT DE BOURSES TOTALES OU PARTIELLES

Femmes	6 008
Hommes	3 426
Total	9 434

7^e SOMME CONSACRÉE CHAQUE ANNÉE A CES BOURSES

Femmes	418 681
Hommes	765 095
Total	1 183 776

LES DEUX FERRY

Il ne s'agit pas ici des frères, Jules Ferry et Charles Ferry, deux médiocrités diverses, mais de calibre égal, qui ont trouvé moyen d'être quelque chose dans ce pays de France où, cependant, on pourrait dire que l'intelligence coule à pleins bords.

Il s'agit de M. Jules Ferry tout seul, dans lequel il y a deux Ferry, un Ferry partisan dévoué de la liberté de l'enseignement, et un Ferry ennemi acharné de ladite liberté.

Le Ferry de 1875.

Le Ferry de 1879.

Voici ce que disait, à la tribune de l'Assemblée nationale, en 1876, M. Jules Ferry, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. Nous imprimons ses paroles en gros caractères, pour rendre plus éclatante la mauvaise foi de ce haut fonctionnaire :

Quant à moi, dans l'Assemblée de 1875, j'ai voté le principe de la liberté d'enseignement. Je ne regrette pas mon vote, et si la liberté d'enseignement était atteinte, le jour où elle le serait, je montrerais à la tribune pour la défendre.

Voici le texte de cet article 7 qui supprime la liberté d'enseignement pour 16 Congréga-tions d'hommes, 120 de femmes, et pour plus de 6,000 professeurs des deux sexes.

ARTICLE 7

Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement, de quelque ordre qu'il soit, s'il appartient à une Congréga-tion religieuse non autorisée.

Ne fut-ce que pour ce manque public à la parole donnée du haut de la tribune, M. Jules Ferry est indigne de rester à la tête de l'instruction publique.

Hélas! nous sommes bien sûrs que cet appel à sa pudeur restera sans réponse.

LES JÉSUITES

Dans son discours d'Epinal, M. Jules Ferry disait :

Ce que nous visons, ce sont uniquement les Congréga-tions non autorisées, et parmi elles, je déclare bien haut, une Congréga-tion qui, non-seulement n'est pas autorisée, mais qui est prohibée par toute notre Histoire, la Compagnie de Jésus. Oui, c'est à elle, messieurs, que nous voulons arracher l'âme de la jeunesse française.

Puisque les Jésuites sont les premiers à la peine, il est juste qu'ils soient les premiers à l'honneur.

Voilà pourquoi nous les plaçons en tête des autres Congréga-tions.

Le nombre est grand, en France et à Paris, des familles qui connaissent leurs collèges, les magnifiques établissements de Vaugirard, de la rue Lhomond, de la rue de Madrid. Aussi, que de cours serrés, quand on apprit que, comme autrefois, les compatriotes de Virgile, les PP. jésuites allaient entendre la sinistre injonction :

Vétérans migrants colonisés

Ainsi donc, le travail sans trêve d'un tiers de siècle sera-t-il pour eux! Ces maisons élevées avec tant de patience et de dévouement, où ils avaient dépensé leur activité, leur intelligence, où ils avaient mis toute leur âme, pouvaient se fermer derrière des exilés!

La douleur des catholiques a été immense. Elle a un grand retentissement dans les pays.

Si fort qu'on soit, si habité qu'on puisse être à vivre au milieu des menaces de persécution, on n'en est pas moins homme, et il est bien permis, même à des religieux, de ressentir quelque émotion, à l'approche des iniquités, quand on leur crie que l'heure a sonné de la spoliation de leurs droits de citoyens, et qu'il n'est plus de liberté pour eux.

Ces sentiments émus, nous les trouvons dans la page suivante, écrite par un des Pères de la rue Lhomond à un de nos amis :

« Pardonnez-moi, monsieur, je vous en prie, cette si longue lettre dont je suis honteux. En prenant la plume, je ne me doutais pas de ce qu'elle allait faire. Hélas! je suis plein de mon sujet. Avant de me mettre à vous répondre, j'ai voulu parcourir nos longs corridors.

« En voyant d'un côté les noms des victoires du pays, de l'autre ceux de 96 élèves morts pour en venger la défaite, et au-dessus cette parole des Macchabées :

« Mieux vaut pour nous mourir que voir la ruine de notre patrie et des choses saintes! »

« Je sens ma gorge se serrer. Je pensais à tous ces enfants que nous avons connus, aimés, nos enfants à nous qui avons quitté nos familles pour eux. Je montai dans ma chambre et je me mis à vous écrire. »

« Du bureau où je trace ces lignes je vois nos 400 élèves jouer et travailler en paix. Ils ont foi dans la France; ils la connaissent assez; ils l'aiment trop pour la croire capable d'une pareille erreur. On prie beaucoup pour eux et pour nous. Je compte sur la parole de Jésus-Christ que celui qui prie sera exaucé. J'ai foi aussi dans l'avenir de notre pays. Je ne puis croire que Dieu ait fait ces braves coeurs de jeunes gens qu'il n'envie de toutes parts, plus nombreux déjà pour l'an prochain que jamais, s'il voulait, le perdre. »

Non, certes. Le patriotisme d'un ministre défile toute appréciation: je parle néanmoins pour celui du Jésuite.

Une larme coule et ne se trompe pas. Que le Révérend Père se rassure! M. Jules Ferry n'est pas la clé de voûte du ministère, mais plutôt sa clézade.

Savent-ils bien d'ailleurs, ces messieurs, jusqu'où vont porter leurs coups?

28 Colléges et 60,000 Élèves

Voici un curieux tableau que nous sommes les premiers à donner: c'est la statistique exacte des écoles qui sont tenues, en France, par les Pères Jésuites, et des élèves qui ont passé chez eux depuis 1850:

TABLEAU STATISTIQUE DES ÉCOLES DES PP. JÉSUITES

	DATE de FONDATION	NOMBRE DES ÉLÈVES	
En 78-79	Depuis la fondat.		

vers les Écoles forestière, navale, Ecole des mines, on arrive au chiffre de 2,283.

Les Jésuites possèdent encore, à Toulouse, une Ecole préparatoire.

Depuis 1871, date de sa fondation, elle a fait admettre :

A l'Ecole polytechnique...	13 élève.
A Saint-Cyr.....	107 —
A l'Ecole centrale.....	16 —
A l'Ecole des mines.....	2 —
A l'Ecole forestière.....	1 — avec le n° 1.

Leur école de Metz a été fermée en 1872. Elle avait fourni en quelques années :

22 Elèves à l'Ecole polytechnique;	
104 — à Saint-Cyr;	
15 — à l'Ecole centrale;	
11 — à l'Ecole forestière.	

Des succès aussi ascendants devaient ameuter l'envie. Ce n'est pas douteux. Qu'on veuille bien suivre avec attention ce que nous avons dit dès le début de cette étude. Ces hommes n'ont pas une minute de leur vie qui ne soit consacrée à leur œuvre. Rien ne peut les en distraire, ni les honneurs, ni la fortune, puisqu'ils y ont renoncé. Il en est qui ont abandonné des châteaux et des millions pour se faire Jésuites. Quoi d'étonnant si le succès vient couronner leur infatigable persévérance ?

Ce qui frappe dans leurs maisons, trait commun aux autres ordres religieux, c'est l'affection qu'ont pour eux leurs anciens élèves et dont Voltaire s'est fait l'immortel interprète.

Il suffit à regret et retrouvent avec plaisir l'ombre de ces robes noires qui les ont bénis et les ont conduits jusqu'aux emplois les plus envies de l'Etat. A l'Ecole Sainte-Geneviève, on s'est vu comme contraint de former deux cercles : un pour les polytechniciens, l'autre pour les élèves de Saint-Cyr.

— Les jours des révoltes, disait un père de la rue des Postes à un de nos amis, la plupart de ces jeunes gens, nos anciens élèves, dont les familles sont éloignées de Paris, ne savaient trop où aller. Ils étaient quelque fois obligés d'écrire à leurs parents, dans un café ; nous leur ouvrions nos chambres, et nous leur prêtons nos bureaux. On leur fit apprécier deux cercles, un pour chaque école, où ils ont des billards, des revues, des livres, des journaux.

Celui qui écrit ces lignes a vu les deux cercles et, certes, il y avait là des élèves gradés, c'est-à-dire, les premiers des deux écoles. Tout était parfaitement nagé. Crierait-on à l'accaparement, à l'influence continue, à la propagande ? Cela fait sourire. On sait quel est l'altair de la liberté pour des jeunes gens de vingt ans tout à Paris. S'ils y renoncent volontairement, c'est qu'ils trouvent un grand charme auprès de ces hommes qu'ils connaissent depuis leur extrême jeunesse et qui sont restés leurs amis les plus sûrs.

Les récrétations ne peuvent pas être, me l'informe pour des jeunes gens absorbés par les œuvres qu'ils sont à Vaugirard, dans la 3^e division. Des billards fonctionnent ici, sous les hangars des cours, et malgré cela, aux bruits tumultueux qui s'en échappent, les visiteurs sentent qu'on ne boude pas, qu'on ne philosophie pas ou qu'on ne médiatisse pas dans les coins. Tous les pieds et tous les bras sont en l'air, pour faire plaisir à M. Legouvé.

Tout est clair et lumineux dans cette maison. Les corridors, les escaliers sont admirablement éclairés. La plus récente partie de la école actuelle a eu pour architecte... un Jésuite.

* * *

L'escrime chez les Jésuites

L'escrime est en honneur et encouragée chez les Pères Jésuites.

Dans les trois établissements tenus par eux à Paris (Collèges de la rue de Madrid, de Vaugirard et des Postes), plus de quatre cents élèves suivent les leçons d'escrime sous la direction de professeurs tels que M. Vigeant père et fils et F. B.

Des maîtres et prévôts de choix sont adjoints à ces professeurs.

Les élèves ont droit à deux leçons par semaine et sont amenés à la salle d'armes par division.

Chaque division comprend plusieurs séries.

Chaque série est limitée au nombre de maîtres présents et commence les leçons au coup de sonnette donné par un Père surveillant : la deuxième série prend le coup de sonnette suivant.

Des concours par division ont lieu à la fin de l'année scolaire, et des armes de prix sont données en récompense au plus méritant.

Plusieurs Pères Jésuites sont d'une très belle force à l'épée, et l'on dit tout bas que l'un d'eux est un adversaire que Vigeant lui-même ne dédaigne pas.

—

Après la guerre, après la Commune, après le massacre des leurs, les Jésuites de la rue Lhomond ont été les premiers, dans cette région de Paris, à bâti, et ont mérité d'être signalés, pour ce fait, à la préfecture de la Seine. Toujours ils donnent le bon exemple. Il était aussi méritoire de se mettre à bâti en juin 1871, que de convertir sa maison en ambulance en septembre 1870. Du reste, les entrepreneurs étaient ravis d'employer des centaines d'ouvriers qu'ils avaient sur les bras. Ils ne demandaient qu'à reprendre les travaux, et accordaient un bon cœur de fortes remises.

Cette importante maison attend toujours sa chapelle. Depuis vingt-cinq ans elle est provisoire. On s'est enfin décidée cette année-ci. On allait acheter un terrain contigu, appeler les entrepreneurs, dépendre peut-être quelques centaines de mille francs. L'article 7 du projet de loi Ferry parut. Adieu les projets !

Si M. Ferry arrête ainsi les constructions projetées par tous les religieux de France, les travailleurs ne doivent pas lui en savoir gré, car enfin, nous ne savons pas si on est arrivé à faire la différence entre l'argent clérical et l'argent démocratique.

Citons ici, pour finir, ces deux lignes prises dans la pétition des anciens élèves de la rue des Postes, ce sera le mot de la fin :

« Lors de la dernière guerre, 1,093 étaient sous les drapeaux ; 80 ont été tués à l'ennemi, 184 ont été décorés.

Si nous rappelons aujourd'hui ces souvenirs, c'est pour en reporter l'honneur à ceux qui nous ont formés. »

LES JÉSUITES EN ALSACE-LORRAINE

Les Jésuites durent quitter nos deux provinces perdues, en 1872. A Strasbourg, où ils n'avaient qu'une simple résidence, le peuple se montra ingénieux dans les marques de sympathie qu'il leur prodigua, lorsqu'il connut l'arrêt de proscription définitif. M. Edmond About était alors détenu à Saverne par les Prussiens. Dans son livre *Alsace*, il a raconté comment il fit la connaissance de l'aumônier de sa prison.

Le voyant instruit de toutes choses, dit-il, j'ai profité de ses services pour m'éclairer sur la persécution des catholiques en Alsace. Les détails qu'il m'a donné sur l'expulsion des Jésuites, fait le plus grand honneur aux victimes et à leurs amis. A l'heure de l'exécution, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants en prière, remplies la chapelle. L'agent des hautes œuvres prussiennes fut un instant troublé par ce spectacle et offrit d'ajourner la partie à une meilleure occasion. Ce fut le Père-directeur qui conduisit l'assemblée, prêtant l'appui de sa parole à cette autorité qui le frappa.

On obit, mais le lendemain et tous les jours suivants, la façade du petit couvent de la rue des Juifs fut décorée de fleurs et de rubans tricolores par des mains inconnues. Le Jésuitisme était devenu, grâce aux Prussiens, une forme de patriotisme, à tel point qu'un éminent avocat de Strasbourg, M. Massé, m'a dit dans ma prison : « Je suis juif ; vivent les Jésuites ! »

LE COLLÈGE SAINT-CLÉMENT À METZ

C'était une vieille abbaye située dans un quartier déshérité et que le ministère de la Guerre rétrocéda à la ville. Grâce au concours de la population et de généreux amis, les Jésuites, qui avaient ouvert, dès octobre 1852, un collège libre à Metz, purent l'acquérir. Ils rendirent au culte une église monumentale, et à l'art, une des plus splendides constructions du règne de Louis XIII. Leurs cours préparatoires aux écoles du Gouvernement devinrent bientôt célèbres dans la région de l'Est. En 1860, le collège comptait 400 élèves ; 480 en 1866 ; 500 en 1871, après les désastres.

Pendant le siège à jamais néfaste de Metz, les Jésuites s'étaient prodigués auprès des blessés, des malades, des mourants, et le Père-recteur recevait la croix de la Légion d'honneur, tandis que son prédécesseur dans la direction de l'école parcourait l'Allemagne dans tous les sens, apportant des secours, des consolations à nos soldats prisonniers.

Dans une courte existence, l'école a fourni un nombreux contingent de braves et savants officiers. Trente de ses enfants sont tombés pour la patrie française. En 1872, elle était au plus haut point de sa popularité. Aussi l'émotion fut grande dans la ville, quand on apprit la menace d'expulsion qui pesait sur les religieux.

Dans une adresse au gouverneur général d'Alce-Lorraine, l'administration municipale déclara : « Se préoccuper à juste titre d'une question qui tient profondément au cœur de ses habitants, et touche aux plus graves intérêts de la cité. »

L'école Saint-Clément, depuis 20 ans qu'elle existe, n'a cessé d'être pour la ville de Metz un foyer de civilisation, une source toujours croissante de richesses matérielles, un précieux secours offert aux familles pour l'éducation de la jeunesse.

La célébrité que lui ont valu ses succès, lui attire chaque année, une moyenne de 500 élèves, dont plus de 300 pensionnaires.

On peut évaluer à un million l'argent que chaque année l'école met en circulation dans la ville, sans parler des sommes considérables dépensées par les familles que cet établissement attire.

L'administration municipale de Metz a l'intime et douloureuse pressentiment que le départ des PP. Jésuites et la fermeture de l'école Saint-Clément aboutiront à ruiner le commerce, précipiteront l'émigration des familles les plus aisées, et contribueront à réduire sous peu, cette ville autrefois florissante, à l'état de décret et de dénuement. »

On sait jusqu'à quel point l'intime et douloureux pressentiment s'est réalisé.

Les mères de famille, de leur cœur, écrivirent une grande supplique à l'impératrice d'Allemagne.

Tout fut inutile.

La dernière distribution des prix de l'école fut lieu le dimanche, 4 octobre 1872, au milieu d'une émotion indescriptible.

La vieille bourgeoisie de Metz s'était rendue en foule. Aussi la parole du R. P. Stumpf, recteur du collège, fut-elle écoutée avec attention par nos infortunés compatriotes. Cette année-là, la dernière, on eut dit que les douleurs et les angoisses avaient donné une tempête plus maléfique à tous ces jeunes gens ; les succès avaient plus sur l'école ; elle disparaissait dans son triomphe. Sur quatre candidats à l'école polytechnique, trois avaient été reçus ; elle comptait 56 bacheliers ès-sciences et ès-lettres de plus, dont sept avec la mention honorable. Enfin, au concours pour Saint-Cyr, 13 étaient déclarés admissibles « prêts », disait l'orateur, à y remplacer les vingt-six jeunes officiers sortis de Saint-Clément qui ont si vaillamment fait leur devoir dans la dernière guerre, dont plusieurs portent à vingt ans la croix de la Légion d'honneur, ou de nobles citati-ces. »

On sait jusqu'à quel point l'intime et douloureux pressentiment s'est réalisé. L'école compte de deux cent quinze à deux cent vingt élèves.

Le R. P. Captier, martyr de la Commune, y avait été élevé ; plus tard, il avait été mis à la tête de l'école. Les PP. Delorme et Cotrault, fusillés avec lui, à la butte aux Cailles, avaient été aussi professeurs à Oullins.

CONCLUSION

Nous n'avons jamais autant regretté le manque de place qu'en ce moment, car il nous eût plus de donner les noms de tous les élèves des Jésuites tués à l'ennemi, aussi bien ceux qui sortaient des écoles de Paris que ceux qui appartenait aux écoles de province.

Les Pères ont gardé précieusement les noms et les portraits de ces glorieux morts, car ils ne se croient pas quitte envers les jeunes gens qu'ils ont élevés et instruits, quand l'heure de prendre rang dans la société a sonné pour eux. Ils les suivent des yeux avec intérêt. Que voulez-vous ? C'est leur famille. Napoléon sentait bien, lors de la création de l'Université, cette grande force du dévouement pour l'éducation de la jeunesse, et sa pen-ée se reportait vers les années de son enfance, où les moines étaient presque seuls en possession de la donner.

Les Minimes, ses premiers professeurs à l'école de Brienne, ne furent pas de lui un ingrât. Celui qui lui avait donné les premières leçons de la langue française — quand il entra à l'école, il ne parlait que l'idiome corse — mourut à la Malmaison, dans le tranquille emploi de

bibliothécaire particulier de l'empereur. Il se nommait Depuis. Quant au P. Bertrand, qui avait été principal de Brienne, il le combla de faveurs. Malheureusement pour nous, dit Bourrienne qui nous nous n'avaient rien et ils étaient trop pauvres pour payer de bons maîtres étrangers. Toutefois, Napoléon et son secrétaire parlent avec plaisir de leurs vieux maîtres et du P. Patrauld, professeur de mathématiques, « homme assez ordinaire » qui, par exception, aimait beaucoup le futur héros. Même enfant, Napoléon était peu aimable.

Si un jour, ce qu'à Dieu plaise, la France découvrira dans son ciel un génie de cet ordre, ou même un peu inférieur, nous nous en contenterions, il n'aurait pas à se plaindre — c'est qu'il est élevé par des religieux — de leur ignorance, comme Bourrienne l'a fait de celle des Minimes.

L'éducation est grande aujourd'hui, partout. La rivalité est une chose reconue nécessaire dans le corps enseignant. Les Jésuites ont des professeurs de premier ordre. Leur maison de la rue Lhomond est une école supérieure et une école normale. Les bancs les plus élevés de la classe de mathématiques spéciales ou de physique, sont presque toujours occupés par des Pères, jeunes encore. Ils s'en vont après avoir suivi ces cours, faits par des hommes remarquables, répandre ce haut enseignement, dans les divers collèges de la compagnie, qui sont ainsi toujours au courant des plus récentes découvertes de la science et des dernières méthodes de l'enseignement.

« Je suis juif ; vivent les Jésuites ! »

LE COLLÈGE SAINT-CLÉMENT À METZ

C'était une vieille abbaye située dans un quartier déshérité et que le ministère de la Guerre rétrocéda à la ville. Grâce au concours de la population et de généreux amis, les Jésuites, qui avaient ouvert, dès octobre 1852, un collège libre à Metz, purent l'acquérir. Ils rendirent au culte une église monumentale, et à l'art, une des plus splendides constructions du règne de Louis XIII. Leurs cours préparatoires aux écoles du Gouvernement devinrent bientôt célèbres dans la région de l'Est. En 1860, le collège comptait 400 élèves ; 480 en 1866 ; 500 en 1871, après les désastres.

Pendant le siège à jamais néfaste de Metz, les Jésuites s'étaient prodigués auprès des blessés, des malades, des mourants, et le Père-recteur recevait la croix de la Légion d'honneur, tandis que son prédécesseur dans la direction de l'école parcourait l'Allemagne dans tous les sens, apportant des secours, des consolations à nos soldats prisonniers.

Dans une courte existence, l'école a fourni un nombreux contingent de braves et savants officiers. Trente de ses enfants sont tombés pour la patrie française. En 1872, elle était au plus haut point de sa popularité. Aussi l'émotion fut grande dans la ville, quand on apprit la menace d'expulsion qui pesait sur les religieux.

Dans une adresse au gouverneur général d'Alce-Lorraine, l'administration municipale déclara : « Se préoccuper à juste titre d'une question qui tient profondément au cœur de ses habitants, et touche aux plus graves intérêts de la cité. »

L'école, dédiée à Saint-Thomas-d'Aquin, occupe une magnifique propriété qui fut la résidence des archevêques de Lyon.

Le château d'Oullins s'élève à une lieue de Lyon sur une colline d'où la vue embrasse un des plus riches et des plus beaux horizons connus. Au nord, Lyon laisse voir dans la brume, avec ses domes, ses clochers, ses ponts, ses faubourgs entassés l'un sur l'autre, et bordants dans la plaine au levant et au sud, des jardins et des villas, puis le cours du Rhône, pendant deux ou trois lieues, les plaines et les collines du Dauphiné, enfin, les grandes montagnes, depuis le Jura, jusqu'au mont Ventoux, avec le Mont-Blanc qui les couronne.

Derrière le collège, un perron élevé conduit à un bois élégamment dessiné, qui couvre la colline jusqu'au sommet. De là, on domine un paysage plus restreint qui rappelle d'une manière saisissante certaines scènes de la campagne de Rome. Sur les collines du premier plan, se déroulent en vives silhouettes de vieux aqueducs romains et, tout au fond, des montagnes bleues, semblables à celles de la Sabine, terminent l'horizon.

Ce fut en 1833 que le château d'Oullins devint une école, sous la direction de M. l'abbé Dauphin, aujourd'hui chanoine de Saint-Denis.

Ce qui domine dans l'éducation d'Oullins, c'est la cordialité des rapports entre les élèves et leurs maîtres. Les bonnes relations qui en résultent durent bien au-delà des années du collège. Prenez tous les anciens élèves se regardent comme de la famille, et ils viennent de loin pour prendre part aux fêtes de la maison.

L'enseignement est complet, mais il est principalement littéraire. Un tiers des élèves se destinent aux carrières littéraires ou à la culture des arts. Un plus grand nombre se voulent à l'industrie ou au commerce. Peu se dirigent vers l'armée. Toutefois, en 1870, tous les anciens élèves qui étaient valides pri

en relation avec les Réverends Pères, pour leur céder la corvette pontificale, *Immacolata concepcion*, seule épave indépendante qui lui restait du pouvoir temporal. La maladie et la mort de Pie IX suspendirent les pourparlers qui furent ensuite, sur l'ordre de Sa Sainteté Léon XIII, repris par le cardinal François.

Ces pourparlers, interrompus de nouveau par la mort du cardinal-ministre, viennent par les soins de son successeur, le cardinal Nina, d'aboutir à la cession de la corvette pontificale entre les mains des PP. dominicains d'Arcachon.

Immacolata, désarmée depuis 1871 dans l'arsenal de Toulon, vient, sur la demande du Saint-Père, d'entrer en réarmement, pour être ensuite remise entre les mains de ses nouveaux propriétaires.

Le Correspondant du FIGARO à bord de l'*Immacolata* Concepcion.

On sait que le *Figaro* compte presque partout des correspondants, actifs, dévoués, et toujours prêts à partir en campagne pour le bien du journal.

Celui de Toulon, aussitôt qu'il sut que nous l'avions parlé du Père Baudrand et de son aiseau-école, s'empressa d'aller lui rendre visite à bord.

Voici les renseignements qu'il nous a envoyés :

En mettant le pied sur la corvette-école, je suis frappé tout d'abord de l'ordre et de la propreté admirables qui règnent partout. L'aménagement comporte de l'arrière, à l'avant : la chambre et le salon du commandant; le vestibule dans lequel se trouvent déposées les armes pour l'instruction militaire des élèves, fusils, revolvers et sabres d'abordage; vient ensuite l'office contenant encore intacte toute la vaisselle du Saint-Père; la bouteille du commandant; six chambres d'officiers; le logement des élèves; puis, le carré des officiers, vaste pièce richement meublée, contenant un piano, une armoire à glace et divers meubles, le tout en bois de thuya et acacia.

Le personnel du bord se compose de MM. Auger, capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur, commandant; du R. P. Baudrand, dominicain enseignant, directeur et fondateur de l'Ecole d'Arcachon, officier d'Académie;

Du R. P. Marx, dominicain, aumônier; de MM. Desmorts, Holzl, Ferrand, officiers, faisant, concurremment avec le service du bord, les cours de matuémation, de constructions navales, de machines à vapeur, de navigation;

Keyser, professeur d'anglais; Rigny, professeur de comptabilité et de droit commercial;

Docteur Bonnaud, ancien médecin de marine;

Robion, capitaine d'armes;

Deux mécaniciens, quatre matelots chauffeurs, six matelots de pont, un marin d'équipage, un cuisinier, un maître d'hôtel, un novice.

Le chiffre du personnel des matelots sera augmenté par le transbordement de ceux qui se trouvent à Arcachon sur le *Saint-Etienne*.

Parmi les onze élèves qui sont à bord en ce moment, je lis les noms de : MM. de Potesstad, fils du marquis de Potesstad, ambassadeur d'Espagne à Washington; Osmon de Maillé, fils de la duchesse de Maillé; Caumartin, dont le père est procureur général à Alger; Donat, fils de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées; le vicomte de Montvalon; le fils de M. Arbel, sénateur de la Loire.

Sur la liste des élèves qui étaient aux Dominicains d'Arcachon, les années précédentes, figurent les meilleurs noms de France.

C'est une grande école, où l'on apprend à devenir des hommes de cœur et de braves marins. Aussi les traits de dévouement et de courage sont-ils fréquents parmi les élèves des Pères.

M. de Gromard a été médaillé pour faire de sauvetage accompli à l'Ecole de Foix et Léger ont reçu des témoignages officiels de satisfaction pour leurs analogues.

Dans l'incident du Chalet, les élèves déployeront tant de courage que, grâce à eux, le Chalet fut préservé d'une ruine complète. La plaque commémorative rappelant ce fait, et qui est placée sur le *Saint-Etienne*, figurera bientôt sur l'*Immacolata*.

On me raconte qu'à Arcachon, tout dernièrement encore, pendant un grain violent qui fit chavirer une embarcation dans laquelle se trouvait M. Héraud, conducteur des ponts et chaussées, les élèves dominicains d'Arcachon, volontiers à son secours, et leur périlleuse entreprise fut couronnée de succès.

Vous savez que le but de l'école des Dominicains d'Arcachon est de développer le mouvement d'expansion de la vie nationale, qui tend à se concentrer exactement à l'intérieur, au détriment de notre marine et de nos colonies.

Ce but patriotique a été rapidement atteint. En quelques années, l'école des Dominicains d'Arcachon est en venue à posséder cette superbe *Immacolata Concepcion*, une vraie corvette de cent dix-sept tonneaux! Aussi, il faut voir la joie qui éclate dans les yeux de l'excellent Père Baudrand, lorsqu'il se promène sur le pont de son navire, au milieu de ses chers élèves. Il sent que c'est son œuvre, une œuvre pleine de grandeur et de patriotism qu'on ne saurait trop louer ni trop admirer.

LES BÉNÉDICTINS ANGLAIS À DOUAI

Ces religieux appartiennent à l'Ordre de Saint-Benoît, introduit en Angleterre par saint Augustin, en 596. L'ordre devint célèbre, y joua un rôle historique considérable, et ce fut sur l'autel de leur monastère d'Edmundsburg que les barons anglais jurèrent la grande Chartre arrachée à Jean-sans-Terre. Chassés de l'île à la suite des persécutions religieuses, ils vinrent sur le continent, où ils fondèrent plusieurs maisons, entre autres celle de Saint-Edmond, à Douai (1511). Ils y étaient encore en 1792.

Une ordonnance royale de 1818 les rétablit dans tous leurs droits supprimés par la Révolution.

Les élèves de Saint-Edmond de Douai sont peu nombreux — une centaine environ — tous Anglais, et recevant une éducation nationale, avec les plaisirs obligés du canotage, du patinage, du cricket et des bains froids. Les élèves y ont aussi leurs clubs.

On raconte qu'un Jésuite de la maison de Boulogne, rencontrant un de ces jeunes gentilshommes, lui demanda de quelle maison il était:

— Du collège anglais de Douai — lui fut-il répondu.

— Ah! oui, de ce collège où l'on patine avant que la glace soit prise, et où l'on nage avant que l'eau soit dégelée.

Cela nous paraît drôle. En attendant, élèves et religieux ont déjà sauvé la vie plus de vingt personnes qui se noyaient et n'ont pas reçu l'ombre d'une médaille. Ils ne réclament pas.

Le but de l'établissement est de fournir des missionnaires catholiques aux colonies anglaises. A cette heure, l'Angleterre compte 113 prêtres élevés à Saint-Edmond. Depuis le commencement du siècle, l'église de l'île Maurice a été gouvernée par trois évêques bénédictins de Saint-Edmond de Douai.

C'est là, dit-on, qu'a été faite la première expérience de l'extraction du sucre de la betterave. En l'honneur de cette grande découverte, cette maison devrait bien être sauve.

* *

Le Correspondant du FIGARO à bord de l'*Immacolata* Concepcion.

On sait que le *Figaro* compte presque partout des correspondants, actifs, dévoués, et toujours prêts à partir en campagne pour le bien du journal.

Celui de Toulon, aussitôt qu'il sut que nous l'avions parlé du Père Baudrand et de son aiseau-école, s'empressa d'aller lui rendre visite à bord.

Voici les renseignements qu'il nous a envoyés :

En mettant le pied sur la corvette-école, je suis frappé tout d'abord de l'ordre et de la propreté admirables qui règnent partout. L'aménagement comporte de l'arrière, à l'avant : la chambre et le salon du commandant; le vestibule dans lequel se trouvent déposées les armes pour l'instruction militaire des élèves, fusils, revolvers et sabres d'abordage; vient ensuite l'office contenant encore intacte toute la vaisselle du Saint-Père; la bouteille du commandant; six chambres d'officiers; le logement des élèves; puis, le carré des officiers, vaste pièce richement meublée, contenant un piano, une armoire à glace et divers meubles, le tout en bois de thuya et acacia.

C'est ainsi du moins qu'ils apparaissent dans l'imagination de la foule; et j'avoue, en ce qui me concerne, que je n'en savais pas davantage sur l'organisation de cette société d'hommes religieux, lorsque l'idée m'est venue de visiter leur maison de Paris, rue de Vauvignier, afin d'y recueillir quelques renseignements.

Qu'il me soit permis d'abord de décrire la pèrée X..., pour la manière si bienveillante avec laquelle il a voulu se mettre immédiatement à ma disposition et répondre aux nombreuses questions que je lui adressai.

Quand je lui demandai de quelle épouse datait l'ordre des Maristes, il me répondit :

— Vous êtes sans doute comme la plupart de vos contemporains, vous croyez que nous datons de l'époque des grands ordres religieux; détrouvez-vous, nous sommes nés d'hier. En effet, c'est en 1836 que notre ordre fut créé par le père Collin et approuvé par le pape Grégoire XVI. Car nous dépendons absolument de nos évêques et nous sommes tous prêtres. Notre première maison fut créée à Belley, département de l'Ain. C'était un modeste couvent, renfermant à peine une trentaine de prêtres; mais l'idée générale du chef vénérable avait déjà pénétré dans tous les cœurs et chaque se mit à l'œuvre sans trop se préoccuper du lendemain.

— Et maintenant, où se trouve la maison-mère?

— La résidence du supérieur général est à Lyon; à Paris, nous ne sommes qu'une trentaine. Quant au but de la Société, détail qui, je pense, doit particulièrement vous intéresser, je vous dirai qu'il consiste à se consacrer aux missions, soit en province, soit dans les pays étrangers; en outre, nous avons six maisons d'éducation où l'on professe l'instruction secondaire et, permettez-moi d'ajouter, avec un très grand succès. Ainsi, nous avons une institution à Sens, à Saint-Chamond, département de la Loire. Il y a trois ans, nous y avons subi les rigueurs d'un conseil municipal que la passion rendit injuste en nous obligeant à quitter brusquement le local que nous habitions; mais les familles de nos élèves, dans leur reconnaissance pour les soins que nous donnions à leurs enfants, nous firent construire l'établissement que nous occupons aujourd'hui.

Quant aux communications, on ne saurait en espérer; nous avons tellement de notre ordre qui, depuis quatre ans, sont restés sans avoir la bonne fortune de se trouver en présence d'un Européen. Un des nôtres, ainsi abandonné depuis plus de quatre ans, a été trouvé par le premier navire que le hasard fit aborder dans l'île, venu d'une sorte de soutane faite avec des lambae de toile à voile; c'était son unique vêtement.

Enfin, qu'un jour un des enfants de la tribu se rende à l'école, qu'un des hommes du village, prêtre, vol, les souffrances, les tortures endurées, sont oubliés aussitôt, et ce premier succès, si minime qu'il soit, est la récompense la plus chère, la seule désirée d'ailleurs, par tous ces soldats volontaires qui forment, pour ainsi dire, l'avant-garde de la grande armée de la civilisation.

* *

LE COLLÈGE DE SENLIS

L'institution Saint-Vincent occupe les bâtiments de l'antique abbaye de ce nom, élevée au douzième siècle par Anne de Russie, veuve d'Henri I^e et mère de Philippe I^e.

Avant 89, un autre monastère, la *Présentation*, s'élevait en face de l'abbaye, dont il n'était séparé que par une rue. Louis XVIII fit restaurer et en fit un collège pour les fils des chevaliers de Saint-Louis. C'est là qu'ont été élevés le maréchal Canrobert, le général de Ladmirault et une foule de brillants soldats. Les directeurs de Saint-Vincent acquirent Saint-Louis, il y a une quarantaine d'années et le réunirent à leur établissement. Le quartier annexé a toutefois conservé son nom historique.

Les PP. Maristes ont succédé en 1869 à des prêtres séculiers dans la direction de ce beau collège que treize lieux seulement séparent de Paris. On vit là, dans les pays le plus sain et le plus délicieux d'Europe, un des plus beaux et des plus délicieux de l'ordre.

Nos élèves, continua le narrateur, appartiennent à toutes les classes de la société; nous nous sommes attachés à ne point établir le privilège de caste qui pourraient, dans certains cas, priver les enfants de venir à nos écoles; aussi faisons-nous des élèves, des hommes, de vrais-je-dire, pour toutes les carrières; la marine principalement est l'objectif d'un très-grand nombre de nos pensionnaires, surtout chez ceux de Toulon, où nous avons une école préparatoire. L'armée de terre, le barreau, la médecine, telles sont les professions en vue desquelles nous instruisons.

— Avez-vous organisé le système des bourses ou des demi-bourses pour vos élèves?

— Non, mais je crois que nous avons trouvé mieux. Lorsqu'il arrive qu'une famille gêne nous confie son embarras au sujet de l'éducation à donner à un enfant, aussi souvent que cela nous est possible, nous accueillons le collégien sans que ses camarades, sans que lui-même sachent qu'il est élevé aux frais de notre communauté; et croyez-le bien ils ne sont jamais les moins bien choyés par leurs mères.

— Et ceux de vos élèves qui se destinent à rentrer dans les ordres?

— Nous avons également des séminaires: nous en dirigeons quatre: à Saint-Brieuc, à Nevers, à Moulins et à Agen. Enfin, nous avons dans nos institutions environ douze cents élèves.

— Pourriez-vous me dire, monsieur l'abbé, combien votre société compte à l'heure présente de missionnaires à l'étranger?

— Il me serait impossible de vous en dire exactement le nombre; mais pour vous avez une idée de l'importance que nous donnons à cette partie du programme de notre société, sachez qu'en Océanie seulement, nous avons à l'heure présente, cent missionnaires, catéchisant ces peuples, que de cruelles souffrances, que de martyrs, ces missions évangéliques accomplies en ces pays lointains nous ont-elles pas coûtées! Nous n'en tirons aucune vanité apparente ou mondanité, mais au fond de nos âmes nous en gardons le souvenir plein comme un titre de gloire pour notre ordre.

Depuis 1840, nos Pères, alors que les relations entre l'Europe et ces pays sauvages étaient les moins suivies, se sont hardiment lancés à l'aventure pour créer la civilisation. Ils partaient certains de n'y rencontrer que des déceptions, que des mécomptes, la mort, mais

ils partaient sans hésiter, fiers de leur mission, soutenus par la foi, heureux, quel que fut le sort qui les attendait, d'aller, au nom du monde civilisé, accomplir un devoir d'apôtre et de martyr. Je ne pourrais vous citer les noms de tous ceux qui ont succombé dans l'accomplissement de ce rude labour. Mais il est parmi les nôtres, dont la mort, sans cesse honorée parmi nous, est invoquée comme un exemple. Tel Mgr Epalle, massacré en débarquant dans l'archipel Salomon, vers 1847. Dans le même archipel, vers 1850, trois de nos religieux ont également trouvé la mort; mort horrible, s'il en fut, car ces trois malheureux, tombés aux mains d'une population d'anthropophages, y furent littéralement mangés. Dans la Nouvelle-Calédonie, deux autres ont disparu vers la même année; Dieu sait à quelles cruels raffinements de supplices ils ont dû succomber.

Croyez que le découragement se soit emparé des nôtres après de tels précédents, serait une erreur. Au contraire, ainsi que ces guerriers qui sentent leur courage augmenter aux sensations de leurs blessures, nos soldats de la foi puissent une énergie nouvelle dans la mort de leurs devanciers. Je vous citerai, par exemple, ce qui est arrivé à la suite de la fin tragique du P. Chanel, massacré dans l'île de Futuna, par le chef de la tribu. En mourant, le P. Chanel laissait un de ses confrères plus jeune que lui aux mains des barbares. « Courage, mon enfant, lui dit-il en expirant, continue notre œuvre, si Dieu le permet. » Eh bien! savez-vous ce qui est arrivé? Quelques années après la mort du P. Chanel, l'île entière était catholique, civilisée; et, lorsque longtemps plus tard, ce même chef, qui d'un coup de sa hache d'armes avait tué le père Chanel, mourut à son tour, ce nouveau chrétien demanda que son corps fut déposé à la place où il avait immolé le martyr de la civilisation. Oui, il voulut faire amende honorable, racheter son passé par cet acte d'humilité et de soumission aux idées catholiques, donner à la population de l'île le témoignage de son profond repentir, racheter, pour ainsi dire, à la suprême minute de la mort, les années de barbarie dans lesquelles il avait longtemps vécu.

Je pourrais, continua le P. X..., vous citer d'autres exemples de succès, obtenus au prix d'abnégations de toutes sortes; mais il faudrait se répéter à l'infini; Je veux cependant vous donner une idée exacte, détaillée, des sacrifices d'un autre genre que s'imposent nos Pères missionnaires. Au moment de leur départ, ils ignorent, bien entendu, comment ils seront accueillis, si la population qu'ils vont catéchiser se montrera hospitalière ou hostile. Ils font donc leurs préparatifs en vue de cette incertitude, c'est-à-dire qu'ils s'expliquent avec l'idée de se tirer tout seul. Ils sont pourvus d'un trousseau aussi complet que le permettent les fonds de la Société; ils emportent les objets nécessaires pour dire la messe, et les voilà partis à la grâce de Dieu. Le plus souvent, en arrivant, ils sont obligés de construire eux-mêmes, de leurs mains, la petite église où ils diront la messe et où ils appelleront ceux qui voudront les entendre, être instruits. Quelques fois encore, le pillage des bagages est la première épreuve du missionnaire; il est alors abandonné, dépourvu, privé de toutes ressources, obligé de se résigner à la nourriture, parfois ignoble, des naturelles.

Quant aux communications, on ne saurait en espérer; nous avons tellement de notre ordre qui, depuis quatre ans, sont restés sans avoir la bonne fortune de se trouver en présence d'un Européen. Un des nôtres, ainsi abandonné depuis plus de quatre ans, a été trouvé par le premier navire que le hasard fit aborder dans l'île, venu d'une sorte de soutane faite avec des lambae de toile à voile; c'était son unique vêtement.

Ensuite, une sécheresse a été déclarée; les religieux ont été obligés de se débrouiller avec des garibaldiens à cheval et de hideuses caninées, les victimes remontent les boulevards extérieurs, au sein de véritables débats parlementaires, les qualités naissantes de Piepus furent condamnées à la déportation — jusqu'à nouveau ordre — et enfermés les uns à Mazas ou à la Prévôté, avec les voleurs, les autres à Saint-Lazare, en compagnie des filles publiques.

Leur martyre devait bientôt finir. L'armée de Versailles était déjà maîtresse d'une partie de Paris; chaque minute rétrécissait autour du repaire des bandits un cercle de fer. Dans la nuit du 25 mai, une première fournée d'otages était tombée sous les balles des communards. Le lendemain matin, les portes de la Roquette, où on les avait transférés au dernier moment, s'ouvrirent devant les gendarmes et les prêtres désignés pour l'holocauste.

Au milieu des vociférations de la foule excitée par des garibaldiens à cheval et de hideuses caninées, les victimes remontent les boulevards extérieurs, au sein de véritables débats parlementaires, les qualités naissantes de Piepus furent condamnées à la déportation — jusqu'à nouveau ordre — et enfermés les uns à Mazas ou à la Prévôté, avec les voleurs, les autres à Saint-Lazare, en compagnie des filles publiques.

Parmi les hommes distingués sortis des collèges des Eudistes, on compte Mgr Hillion, évêque du cap Haïtien; Mgr Le

lement du collège qui se trouvait à leur porte, si bien que les pensionnaires accoururent de toute part. Chaque année il s'arrêta d'avantage, et aujourd'hui on y compte trois cents élèves.

Il en est résulté d'abord que le diocèse a retrouvé dans cette maison la pépinière de prêtres qui lui faisait défaut, depuis que l'ancien collège avait disparu; ensuite, qu'une quantité considérable de jeunes gens, destinés, par la force des choses, à rester dans la classe ignorante de la société, se sont formés à cette école et sont devenus des hommes utiles, des avocats, des médecins, des notaires, etc. En un mot, la contrée, jusqu'à alors déshéritée, bénéficie aujourd'hui de tous les bienfaits que l'instruction procure.

Disons encore que le fondateur de cette maison a créé dans le même établissement un hospice et un orphelinat, dont le développement s'accroît au fur et à mesure des ressources. Enfin, à côté du pensionnat se trouve, pour les classes primaires, un externat qui sert d'école d'exercices pour le noviciat des frères.

Tous ces différents services constituent un nombreux personnel que l'on peut évaluer, en comptant les prêtres, les frères, les élèves internes et externes, l'hospice, l'orphelinat, les domestiques, à six cents personnes, pour Tinchebray seulement.

Pendant la guerre de 1870, comme tant d'autres maisons analogues, une ambulance avait été ouverte à Tinchebray, où trente ou quarante malades y ont été nourris et soignés gratuitement tous les jours.

Aujourd'hui, la Congrégation de Sainte-Marie possède sept maisons dans le département de l'Orne, qui sont : Tinchebray, Flers, Briouze, La Ferté, Sées, Vimoutiers et Saint-Mars-d'Egrenne, comptant ensemble quinze cent quarante élèves.

Et dans le département du Calvados, six maisons : Livarot, Creully, La Maderie, Vaux, Villiers et Vire, contenant ensemble cinq cent soixante élèves; c'est donc un total de deux mille cent élèves, pour les treize maisons fondées par la congrégation.

Deux écoles communales, celles de Flers et de Vimoutiers, sont entièrement gratuites; quant aux autres maisons, l'admission gratuite s'y pratique largement, soit par voie d'administration, soit charitalement.

LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN

Elle a été fondée en 1864 dans le but unique de former des missionnaires destinés aux campagnes. Puis, Mgr de la Tour d'Auvergne a confié à ses membres la direction du collège de Chézal-Benoit (arrondissement de Saint-Amand), collège très connu dans tout le Berry. Dans cet établissement, les religieux ont fondé sous le nom de « Petites-Oeuvre » une sorte de caisse alimentée, partie par les ressources que leur fournira la charité privée, partie par des cotisations annuelles d'un sou.

Au moyen de ces fonds, ils élèvent pour la vie religieuse 80 élèves, y compris un certain nombre de jeunes gens qui vont à Rome, leurs études ecclésiastiques.

De même que les cotisations arrivent de tous les points de l'Europe, de même le recrutement des élèves se fait dans toutes les pays, parmi les jeunes gens pauvres qui paraissent animés d'une véritable vocation ecclésiastique.

LES ORATORIENS

PAR UN ANCIEN ÉLÈVE

Il faut la loupe anticléricale de M. Jules Ferry pour voir dans ces prêtres des ennemis de l'Etat.

Pendant tout mon temps de collège, les bruits des dehors ne parvenaient jamais jusqu'à moi. On ne m'enseignait qu'une chose: c'est que j'étais citoyen, et, comme tel, obligé d'aimer la France et de la servir.

Je me souviens... C'était en 1870, la veille de la distribution des prix.

Ce soir-là, nous donnions une fête littéraire et musicale à nos familles. M. le préfet y assistait. Vers dix heures, il réclama le silence pour lire une dépêche. C'était la nouvelle d'un petit avantage obtenu à Sarrebruck par l'armée française. De nos poitrines sortit un immense cri de: « Vive la France ! »

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Ce ne fut pas tout. Dix d'entre nous partirent comme infirmiers volontaires; l'argent de nos prix fut versé à la caisse des ambulances, et, de plus, une matinée littéraire, due à notre initiative, fournit une bonne recette, qui servit à soulager les victimes de la guerre.

Je raconte ces faits parce que ce sont les seuls souvenirs politiques de mon temps de collège. On le voit, nous ne faisons pas une rude guerre à l'Etat.

Depuis huit ans, ces traditions généreuses se perpétuent. Chaque année, la grande salle des réunions s'ouvre pour un public d'élite, attiré par l'attrait de nos fêtes. Ce sont les élèves eux-mêmes qui composent les pièces de comédie, eux-mêmes les jouent; on y fait aussi de la musique, et de la bonne, et quand l'assistance nous paraît satisfaite, alors c'est le quart d'heure de Rabelais pour... les bourses. Incendiés, inondés, victimes de toutes sortes se partagent la recette. Que le maire républicain de Saint-Lô dise si la caisse du bureau de bienfaisance s'en trouve plus mal.

**

Les Jésuites, en général, sont sévères. Leur air ascétique en impose; ce n'est pas le cas de l'Oratoire. Ce dernier est plus souple, plus tendre, d'ailleurs moins rectilignes. Chez les Jésuites, c'est l'Esprit qui commande; chez l'Oratoire, c'est le cœur qui est le maître. Vis-à-vis de l'enfant, c'est la mère que l'Oratoire cherche à imiter et lui a volé un de ses secrets. Quand l'enfant a commis une faute, la maman ne prend pas de suite la baguette. Elle affecte d'abord un air tendre, caresse un peu le rebelle, finit par l'attendrir; et à ce moment adresse ses remontrances: au lieu d'irriter le cœur, elle l'apprivoise, le touche; et qui donc résiste à telles procédures ?

C'est là toute la méthode de l'Oratoire: la persuasion. J'ai vu un professeur étudier longtemps le côté tangible d'un élève, et, ce point découvert, d'un « avenir », comme nous disions alors, faire son écolier modèle.

Bien rarement cette stratégie reste sans effet, auquel cas le supérieur intervient. Oh ! alors, le cas est grave. L'incomptable est appelé dans la chambre du Révérend Père, prend place dans un fauteuil en face de lui, et la, en tête à tête, il lui faut entendre le discours sévères, mais toujours mesurés, qui tombent en général assez dru. Ce maudit fautœuf m'a donné bien des tourments, et que de lignes l'aurais faites pour éviter sa connaissance ! Eh bien ! grâce à ces moyens, une discipline exemplaire règne dans la maison de l'Oratoire, et les pénitents y sont presque innocents.

D'ailleurs, pour exciter l'émulation des élèves, ils ont des procédés qui s'adressent au cœur et l'amour propre. Jusqu'à la troisième, chaque classe est divisée en deux camps: les Croisés et les Sarrazins, avec bannières et drapeaux. Toute la semaine, les deux petites armées luttent entre elles à coups de devoirs et de bonnes notes. Le samedi, les résultats sont proclamés. Le camp victorieux s'empare de l'oriflamme, et pour que les vaincus n'oublient pas qu'ils ont une revanche à prendre, on les oblige à écrire en tête de leurs devoirs: *labor improbus omnia vincit*. Ce n'est pas tout; un ordre de chevalerie dit de Saint-Michel, est créé à l'usage des plus vaillants: tels sont grands-officiers, commandeurs, chevaliers etc., etc. Il faut voir avec quel orgueil on porte la rosette.

À Saint-Lô, comme à Juilly, les élèves des classes supérieures trouvent un autre aimant: c'est l'Académie. Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

Quand nous revîmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *pression officielle*. Là, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *livre d'or*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit :

« Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotiques; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux des nôtres, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une colisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de néige maculée de sang les a enlevés à jamais.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout